

Compte rendu

Ouvrage recensé :

GABOURY-DIALLO, Lise, LAROUCHE, Monique et STOUT, Mark (2008) *Parchemins croisés: la Genèse en peinture et en poésie / Crossworlds: A Genesis of Painting and Poetry*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 63 p. [ISBN: 978-1-895497-40-2]

par Bertrand Nayet

Cahiers franco-canadiens de l'Ouest, vol. 20, n° 1-2, 2008, p. 204-206.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/039413ar>

DOI: 10.7202/039413ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

GABOURY-DIALLO, Lise, LAROCHE, Monique et STOUT, Mark (2008) *Parchemins croisés: la Genèse en peinture et en poésie / Crossworlds: A Genesis of Painting and Poetry*, Winnipeg, Presses universitaires de Saint-Boniface, 63 p. [ISBN: 978-1-895497-40-2]

Étrange notre atavisme à créer un sens et à constamment tisser des liens entre ce que nous percevons de la réalité et les visions qui éclatent en nos esprits; étranges aussi ces pulsions complémentaires vers la mythification et vers l'entropie. On peut les observer, tenter de les expliquer mais c'est entrer dans les paradoxes de la mesure des phénomènes quantiques et c'est modifier, par la simple observation, l'objet de notre observation.

Premièrement, le processus, le mode d'emploi en quelque sorte, car ici la méthode, ou la convergence/divergence des méthodes fournit la tension nécessaire à l'architecture de l'œuvre. Elle est si importante cette structure qu'elle est clairement expliquée en quatrième de couverture:

[...] deux types d'expressions artistiques qui offrent des visions complémentaires où la genèse a été abordée dans une perspective philosophique mettant en lumière l'acte de création artistique dans le sens des mots grecs *genesis* – passage à l'être – et *poiësis* – création.

et répétée dans ce qui constitue une sorte de préface, «À propos des auteurs et de ce livre»: «Elles ont croisé pinceaux et plumes pour créer une Genèse renouvelée». Ainsi, Monique Larouche peignit d'abord sept premières toiles librement axées sur les sept jours de la Genèse biblique. Le style? Couleurs vives, oui, évidemment, vibrations, cantate, abstraction charpentée, ogives organiques. Chacune de ces toiles (60 cm sur 183 cm pour la plus grande toile de la première partie, 25 cm sur 77 cm pour les plus petites toiles de la seconde partie) semble représenter des éclats, des pans, des charpentes d'images agrandies, déformées et furtives, saisies derrière le judas du rêve. La suite ainsi créée convoque à l'esprit une tension surréaliste qui confine à la recreation mythologique.

Lise Gaboury-Diallo réagit à ces premiers cantiques de couleur par sept poèmes qui deviennent autant de répons aux invocations picturales. Là aussi, la structure et les thèmes

sont librement cadrés sur la Genèse et autres mythologies. Les poèmes se lisent alors comme des généalogies incantatoires, des épopées initiatiques, des prières passionnelles.

Puis, l'univers enfante de l'univers. Larouche crée sept nouveaux tableaux inspirés des sept premiers textes de Gaboury-Diallo. Ces tableaux semblent les plus construits, plus près du lyrisme structuré et moins le fruit de la seule pulsion créatrice. Ce sont des images qui rêvent de devenir textes. Enfin, la poète réplique au second mouvement pictural et trace la coda de la symphonie. Elle associe à chacune des œuvres de cette partie un poème hybride adoptant la brièveté organique du haïku et l'intensité vibrante et intemporelle de la maxime. Ici, le texte devient image et résume à la fois la démarche créative (invention, inspiration, métamorphose) et sa créature (macro et micro-dimensionnelle, picturale et verbale).

Ainsi naquit cette œuvre subtile et contrastée, élémentaire, origénique et émouvante, toute de tension et d'enlacements.

La traduction de Mark Stout est fidèle à l'esprit et surtout à la lettre de Gaboury-Diallo et permet, évidemment, à l'anglophone qui ne comprendrait pas le français d'appréhender l'œuvre de la poète. Par contre, et ce n'est pas une critique du travail de Stout qui est remarquable, mais un commentaire sur la publication elle-même, il est indiqué en quatrième de couverture que la traduction est là «Pour enrichir ces échanges artistiques...» mais le travail d'une pierre de rosette, si elle favorise les échanges et la compréhension, n'enrichit pas l'art qui est présenté ici puisque ce sont les mêmes images et les mêmes métaphores présentées dans une autre langue et dans un style très proche de l'original. Ce qui est évidemment le travail du traducteur. Pour réellement enrichir l'œuvre il eut fallu une troisième voix/voie masculine ou féminine qui se serait exprimée librement dans l'une ou l'autre langue ou dans une autre médium. Et puisque l'œuvre se veut mythologique, et principalement judéo-chrétienne, cela lui aurait conféré un aspect réellement triangulaire.

Les tableaux sont reproduits avec richesse et le regard est comblé. Les poèmes sont présentés en vis-à-vis (français-anglais). Cela fait que les plus longs, qui doivent être cadrés sur une seule page afin de permettre l'impression de la traduction

sur la page de droite, empiètent sur la marge inférieure et étouffe la lecture.

Par ailleurs, on peut se demander pourquoi l'éditeur n'a pas jugé bon de donner à ce livre une couverture plus rigide que le carton souple qui donne un aspect magazine et éphémère à l'ouvrage, et une reliure plus solide que les deux agrafes qui retiennent vaille que vaille les feuillets. L'œuvre mériterait en effet un contenant plus durable que celui qui lui est accordé.

Ceci dit, cette publication offre un témoignage tout à fait convaincant de la collaboration entre ces artistes et un très bel aperçu de la richesse de leurs univers.

Bertrand Nayet

KAMBA, Tchitala (2007) *L'exilée de Makelele*, Saint-Boniface, Éditions des Plaines, 61 p. [dessins de Georges Blary] [ISBN: 978-2-89611-034-6]

Tchitala Nyota Kamba, originaire du Congo-Kinshasha et actuellement résidente de Calgary, est une voix féminine nouvelle. De son propre aveu, elle partage son temps entre la famille, l'enseignement, la dramaturgie, le cinéma, la poésie et l'APAPI, une association pour la promotion des arts scéniques afro-caribéens. *L'exilée de Makelele*, son premier recueil de poésie, a paru en février 2007. Il est dédié «[à] tous les immigrants et réfugiés, aux responsables politiques, aux chercheurs et aux organismes non gouvernementaux qui prônent une amélioration des services reliés à la santé mentale des immigrants et des réfugiés [...]», et elle annonce une publication prochaine intitulée «L'exil et la santé mentale de ceux qui viennent d'ailleurs». Immigrante elle-même, née au Congo-Kinshasha et étant passé par la Belgique avant de venir au Canada, il est vraisemblable que l'auteure transpose en vers quelques-uns de ses propres souvenirs et de ses propres sentiments.

Certes, ses poèmes sont souvent empreints d'émotion. Plusieurs peignent les dures conditions auxquelles les immigrants font face. «Récit d'un voyageur: Rêve ou utopie» narre le voyage clandestin dans la soute d'un vieux bateau d'un